

## Un besoin d'histoire-monde

Sébastien ROZEAUX

**À la question « À quoi sert l'histoire ? », Serge Gruzinski répond par un plaidoyer en faveur de l'histoire globale, antidote au nationalisme méthodologique et au « confortable eurocentrisme ». Une autre manière de penser la mondialisation.**

Recensé : Serge Gruzinski, *L'histoire, pour quoi faire ?*, Paris, Fayard, 2015. 300 p., 18 €.

Dans l'avant-propos de son livre, l'historien Serge Gruzinski fait un retour sur les traces de son enfance dans la ville populaire et cosmopolite de Roubaix, là où un enseignant d'histoire-géographie l'a convié pour rencontrer ses élèves et répondre à leurs questions – en cause, le programme d'histoire de seconde et l'étude des « nouveaux horizons géographiques et culturels des Européens à l'époque moderne », dont l'historien est l'un des meilleurs spécialistes. Celui-ci dialogue avec des élèves qui se sont inspirés d'un de ses livres, *L'Aigle et le Dragon* (2012), pour penser et mettre en scène les situations de rencontres, d'échanges et d'incompréhension qui jalonnent l'histoire de la conquête du Mexique par les Espagnols et du fiasco d'une expédition portugaise sur les rivages de la Chine au XVI<sup>e</sup> siècle. Ce faisant, ces lycéens mettent en œuvre une approche décentrée de l'histoire, hors des sentiers battus du « confortable eurocentrisme » (p. 14).

Au cours de ce dialogue surgit cette interrogation concise, provocante si elle n'était pas ingénue, et pourtant essentielle : « L'histoire, pour quoi faire ? » Une interrogation fondamentale de la pratique et de la discipline historique qui n'est pas sans rappeler une autre question formulée un demi-siècle plus tôt, « Papa, explique-moi donc à quoi sert l'histoire ? », à laquelle Marc Bloch avait répondu dans un célèbre essai, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* (publié en 1949).

Pour répondre à cette question, l'historien a fait le choix d'écrire un essai susceptible d'intéresser un public plus large que celui des seuls « cercles de spécialistes ». De lecture aisée et suivant une démarche pédagogique, l'ouvrage se divise en huit courts chapitres et un épilogue : les quatre premiers interrogent les représentations multiples du passé dans notre société contemporaine mondialisée, tandis que les quatre suivants exposent, à la lumière de ces usages du passé, la raison d'être de l'histoire. Cette réponse prend ici la forme d'un plaidoyer en faveur d'une histoire globale, seule à même de comprendre le monde tel qu'il est et, par conséquent, de s'y faire encore entendre.

### **Les usages politiques et artistiques du passé**

Dans les premiers chapitres, Serge Gruzinski convoque tour à tour la danse, la photographie, le cinéma, l'opéra, le manga ou les jeux vidéo pour penser le rapport des temps présents au passé. C'est d'ailleurs une photographie de Kader Attia, artiste contemporain,

reproduite en couverture du livre, qui offre un premier cas exemplaire pour illustrer ce rapport complexe au passé : on y voit de jeunes adolescents jouant au football sur une terre sèche et caillouteuse, dans la plaine des Aurès, en Algérie. En arrière-plan, faisant office de buts gardés par un garçon bras ballants, un arc romain passablement abîmé : « Relique oubliée d'un passé révolu, il a donc été recyclé dans un sport devenu l'un des fleurons sportifs les plus spectaculaires et les plus rentables de la mondialisation. » (p. 20)

Tel est le point de départ d'une vaste réflexion sur les traces laissées par le passé et les rapports que nous entretenons avec lui au quotidien. En analysant quelques mises en scène télévisées ou cinématographiques de l'histoire, les cérémonies d'inauguration des Jeux olympiques de Londres et de Pékin, la valse continue des commémorations ou la création de grands musées comme celui du quai Branly, Serge Gruzinski dresse un tableau très critique des usages de l'histoire : « Embarras face au local, maladroites, blocages ou impasses sur l'ailleurs, l'histoire aux mains des politiques et des grandes institutions publiques peine à embrasser les multiples visages d'un contemporain largement mondialisé. » (p. 44)

Or la force envahissante de l'image, que son support soit l'écran d'une télévision, d'un cinéma, d'un ordinateur ou d'un smartphone, interroge la place de l'écriture dans la prise en charge du passé : « Les flux d'images qui inondent la planète n'ont pas encore détrôné l'écrit, mais ils ébranlent le couple qui, depuis des millénaires et sur une partie de la planète, associe écriture et histoire. » (p. 63) Ce constat amer n'est pas la manifestation d'un mépris ou d'un rejet de l'image, ni d'un mépris pour des pratiques culturelles mondialisées qui, bien qu'usant et abusant du passé, étouffent la voix des historiens. Au contraire, l'auteur souligne combien certaines œuvres d'art sont susceptibles d'ouvrir de nouvelles perspectives aux historiens.

Spécialiste de l'image et cinéophile averti, Serge Gruzinski consacre de belles pages à la mise en scène de l'histoire dans l'œuvre du réalisateur russe Alexandre Sokourov. Il s'attarde en particulier sur la reconstruction subjective du passé à l'œuvre dans cet ovni photographique qu'est *L'Arche russe* (2001), plan-séquence de 90 minutes tourné à l'intérieur du musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg. L'œuvre du cinéaste russe interroge notre rapport à l'histoire, par le montage temporel et les infidélités assumées qu'il fait à l'histoire, osant ici imaginer et recréer les hiatus de la mémoire du passé là où l'historien n'oserait guère s'aventurer, faute d'archives. Ce faisant, une telle mise en scène de l'histoire ouvre des pistes nouvelles à l'historien.

Fort du double constat de l'empire grandissant de l'image et de la multiplication des mondes virtuels, Serge Gruzinski reformule alors à nouveaux frais la question posée par les lycéens de Roubaix : « À quoi bon faire de l'histoire dans ces conditions ? » (p. 94)

### **Apologie pour l'histoire globale**

C'est dès lors la voie de l'histoire globale qui semble répondre le mieux aux interrogations des lycéens de Roubaix, car elle seule peut « faire dialoguer les passés de notre globe avec ses présents. » (p. 96) Encore faut-il s'entendre sur la définition à lui donner – l'occasion pour l'historien de produire sur quelques pages un essai d'histoire globale aussi bref qu'éclairant, qui se nourrit de toute évidence de réflexions plus anciennes :

« Privilégier une perspective globale, c'est se focaliser sur les liens que des sociétés nouent entre elles, sur les articulations et les ensembles qu'elles constituent, mais aussi sur la manière dont ces agencements humains, économiques, sociaux, religieux ou politiques homogénéisent le globe ou résistent au mouvement. » (p. 96)

Cette perspective permet de rompre avec les impasses du nationalisme méthodologique et aussi d'échapper aux tentations de l'eurocentrisme. Cette approche globale n'implique aucunement de renoncer au local, dans la mesure où un tel ancrage suppose d'envisager ce dernier non comme un espace circonscrit et contenu, mais plutôt comme une « zone d'interface privilégiée qui répond à un environnement infiniment plus vaste » (p. 112).

Afin d'illustrer ce postulat théorique, Serge Gruzinski se tourne vers ce XVI<sup>e</sup> siècle qui lui est familier. Car « les zones de contact, d'affrontements et d'échanges qui se sont multipliées au cours du XVI<sup>e</sup> siècle se prêtent davantage encore à une histoire globale » (p. 122). L'entremêlement des sociétés qui fait suite aux grandes expéditions maritimes ibériques est, selon Serge Gruzinski, la première étape de l'édification de ce monde global qui est le nôtre et que seule une histoire capable de se confronter à cette globalité est susceptible de prendre en charge.

Bien sûr, le phénomène est complexe et ne se résume pas à une simple imposition de la domination européenne sur le monde. L'occidentalisation, cette « projection du Vieux Monde hors de lui-même » (p. 158), ne se résume pas à une relation duale entre dominants et dominés. Le concept de métissage, que Serge Gruzinski a utilisé dans ses travaux, permet de penser la rencontre inégale entre les Ibériques et les « Indiens » d'Amérique, d'écrire l'histoire plurielle et complexe de ces « laboratoires américains » de la mondialisation.

### **Le salut de l'Histoire ?**

Enfin, dans un épilogue intitulé « Quelle histoire enseigner ? », Serge Gruzinski réitère l'injonction à ouvrir le champ de sa discipline, afin que les historiens puissent rester en prise avec le monde tel qu'il va, sous peine de « s'enfermer dans un académisme routinier qui lui fait perdre constamment du terrain. » C'est par une pratique de l'histoire qui dialogue avec d'autres écritures du passé (artistiques, cinématographiques, etc.) et prend la pleine mesure de la dimension globale de ses objets que les historiens peuvent espérer continuer à se faire entendre au-delà du cercle académique.

Nul doute qu'un tel appel d'air apparaisse nécessaire au lecteur. Cette réflexion sur la façon d'écrire l'histoire prolonge d'ailleurs d'autres réflexions stimulantes pour repenser le « métier d'historien » – telles ces interrogations récentes sur les rapports entre histoire et littérature, à l'heure où la vogue du roman historique interroge la façon dont on écrit l'histoire<sup>1</sup>.

À sa façon, Serge Gruzinski aspire à redonner de l'allant à une discipline mise à mal par la course à l'« excellence », les logiques disciplinaires parfois stériles et la spécialisation croissante des chercheurs qui tendent à les éloigner du monde alentour<sup>2</sup>. Le lecteur regrettera toutefois que le tableau somme toute assez noir dressé de la pratique historique aujourd'hui ne soit pas plus nuancé<sup>3</sup>. Car, si la dimension globale de l'histoire est désormais présente dans les

---

<sup>1</sup> Voir Patrick Boucheron, « "Toute littérature est assaut contre la frontière". Note sur les embarras historiens d'une rentrée littéraire », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2010/2, p. 441-467 ; et Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014.

<sup>2</sup> L'historien Diogo Ramada Curto partage ce constat assez pessimiste sur l'état de la discipline historique au Portugal, dans un récent essai qui interroge également les raisons d'être de l'histoire. Cependant, l'historien portugais y voit d'abord l'effet de la défaillance des pouvoirs publics en charge de financer la recherche et la conséquence d'un manque cruel de dialogue interdisciplinaire dans le champ des sciences sociales.

<sup>3</sup> Déjà, en 2011, Serge Gruzinski regrettait que la France « ne [se soit] pas engouffré[e] dans la *world history* ». Serge Gruzinski, « Faire de l'histoire dans un monde globalisé », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2011/4, p. 1087.

programmes d'enseignement du second degré – aussi imparfaits puissent-ils être par ailleurs – cela reflète plus largement le « tournant global » d'une science historique dont l'ampleur déborde de beaucoup les mondes mêlés du XVI<sup>e</sup> siècle.

Sans nier les pesanteurs de l'histoire dans ses dimensions disciplinaire et académique, il semble indispensable d'inscrire cette « apologie pour l'histoire globale » (pour paraphraser Marc Bloch) dans un mouvement plus ample, celui d'un profond renouvellement historiographique en direction de l'histoire connectée et transnationale, dont les résultats présents et à venir offrent de nouvelles clés de lecture pour comprendre l'histoire de nos sociétés mondialisées.

### **Pour aller plus loin**

Bertrand (Romain), « Histoire globale, histoires connectées : un "tournant" historiographique ? », in A. Caillé et S. Dufoix (dir.), *Le "tournant global" des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2013, p. 44-66.

Bloch (Marc), *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1949.

Boucheron (Patrick) et Delalande (Nicolas), *Pour une histoire-monde*, Paris, Puf-La Vie des idées, 2013.

Gruzinski (Serge), *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999 (rééd. Pluriel, 2012).

-, *L'Aigle et le dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2012.

-, *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et Islam à l'orée des Temps modernes*, Paris, Seuil, 2008.

Jablonka (Ivan), dossier « Les formes de la recherche » sur *La Vie des Idées* : <http://www.laviedesidees.fr/Les-formes-de-la-recherche.html>

Ramada Curto (Diogo), *Para que serve a história ? [À quoi sert l'histoire ?]*, Lisbonne, Tinta da China, 2013.

Publié dans [laviedesidees.fr](http://laviedesidees.fr), le 6 avril 2016

© [laviedesidees.fr](http://laviedesidees.fr)